

Fu

Un de mes amis prend beaucoup de photos et ensuite les publie. Il les expose ou simplement les garde dans une jolie armoire en chêne où elles reposent comme un trésor de perles ou de monnaies colorées dans le ventre mystérieux d'un galion, pour le plaisir des yeux et la joie ou l'envie de ceux qui sont admis à les contempler. Cet ami avait fait son portrait. Dans la polychromie translucide de 6x6 cm, née au sein d'un Hasselblad étincelant, Gabriel apparaît. Le vieux, trapu et noiraud, marche dans une rue du village. Il a dans une main son bâton et dans l'autre la bride qui va jusqu'au licol de son âne. L'animal avance, tête basse, derrière son maître, avec une charge de bois sur le bât qui pèse sur son dos. La veste du vieux ressemble aux coussins du bât : en haillons. Sur le drap râpé, pend la chaîne dorée de la montre qui barre sa poitrine comme un reste ultime d'une coquetterie juvénile maintenant oubliée. Si je regarde la photo et fixe les pavés sombres de l'empierrement irrégulier de la rue en pente, je parviens presque à entendre le son rythmé du fer qui termine sa jambe de bois, frappant les pierres : toc... toc... toc...

Lorsque mon ami prit la photo, Grabiël – ici c’est ainsi que l’on prononce le nom du glorieux archange – vivait seul depuis déjà quelques années. Sa maison constituait – et elle l’est encore puisqu’elle est toujours debout – un morceau de choix, un cadeau visuel, pour n’importe quel ethnographe ou pour ceux qui recherchent les spécificités du monde rural pyrénéen : je veux dire qu’elle est ancienne, obscure, froide, inconmode et pleine de crasse. Le toit est noir, la cheminée est noire aussi et la pierre sèche grossière des murs est de la même couleur, seulement interrompue par la tache grise qui descend comme une cascade de la lucarne de la cuisine jusqu’à la rue : elle signale le trajet des cendres du foyer, jetées chaque matin, pendant des années et des années. Les fenêtres sont comme étaient toutes les fenêtres par ici jusqu’il y a quelques décennies : sans vitres, avec un ou deux panneaux de bois qui s’ajustent mal et montrent à l’extérieur les stries en relief des veines dures du bois que le soleil et la pluie n’ont pas réussi à éroder, alternant avec les petites vallées formées par les parties plus tendres du bois. Les planchers sont en lauses mal coupées, les escaliers également. La cuisine renferme trois bancs, trois *cadieras*, autour du feu au centre : tout est noir comme dans une grotte ou comme une galerie creusée dans le charbon d’un tison éteint.

Face à la porte de la maison, se dresse une petite construction avec un avant-toit, sous lequel s’ouvre – à la hauteur de la ceinture d’un homme – une bouche obscure permettant d’accéder à son ventre sphérique ; c’est le four, où depuis des siècles, Grabiël et ses ancêtres ont toujours cuit le pain, toujours rare.

Quand la photo fut prise, Grabiël était vieux et vivait seul. Il ne faisait plus son pain. Il l’achetait tout fait à

Boltaña. Avec son âne – celui de la photo – il descendait à la ville chaque mois. Il cheminait à travers l’abrupte montagne pendant trois heures à l’aller et trois heures au retour. Il rapportait son pain, du sel, du sucre et quelques autres choses, ainsi que du cognac. Auparavant il remontait aussi du vin puis il lui parut que les outres de peau pesaient bien lourd au moment de les soulever et de les poser sur le dos de l’âne comme au moment de les décharger. Il ne prit plus de vin, mais du cognac. Il consommait tout cela avec indifférence, dans l’obscur solitude de sa maison froide. Durant les nuits d’hiver, qui arrivent si vite, le vieux, recroquevillé près de l’âtre, buvait directement à la bouteille de cognac, il allumait une torche de pin pour s’éclairer et se dirigeait vers son alcôve juste accompagné par le toc-toc du bout métallique de sa jambe de bois frappant les dalles.

Ah! Ces photos que les voyageurs, ethnologues, érudits et touristes prennent des gens typiques dans les lieux qu’ils visitent! Ah! Ces portraits pittoresques de vieux avec leurs ânes entre les maisons sombres! Parfois ces photos sont insultantes parce qu’elles n’ont pas de vie, ignorent toute identité ou personnalité, ne pénètrent pas dans l’âme de ceux qu’elles montrent. Elles présentent des êtres anonymes, des éléments du paysage, des objets, des choses à la veste râpée et aux mains noires. Cela ne se fait qu’avec les pauvres, avec ceux qui ne sont rien. Les pauvres n’ont pas le droit d’être des individus, ils n’ont pas le droit à un nom. Ils sont uniquement « un paysan », « un berger », « un villageois », « un groupe de personnes âgées », « un Peau-Rouge », un « Esquimau » ou « un indigène de la Polynésie ». C’est ce qu’indique la légende de la photo qui apparaît dans les livres sous le portrait de ces personnes.

Avec les puissants, il n'en est pas de même. Vous imaginez que l'on mette comme légende, sous la photo d'un roi : «Un roi devant son palais» ou bien, sous l'image d'un banquier : «Un banquier»? Non, ce n'est pas possible. Les puissants, les notables, les riches ou les savants ont leur nom sous la photo. Les autres sont des éléments du paysage.

Bon, revenons à Gabriel – ou Grabiël comme on dit ici. Je crois que j'ai eu envie d'écrire quelque chose sur lui en regardant la photo. En le voyant ainsi, tête basse, avec son âne, son visage sombre et sa jambe de bois, la chaîne de sa montre barrant sa veste râpée, l'idée qu'il puisse rester pour toujours dans l'anonymat d'une collection de photographies pittoresques me déranga. Je me dis : cette collection est fort belle, dans un siècle on regardera encore ces photos et on en parlera, on écrira à leur sujet. Alors je me mis à penser à tous ces paysans sans nom qu'on voit sur les photos. Que dira-t-on d'eux ? Je me souvins du film «Terre sans pain» de Buñuel et je pensai : les frères de cet enfant que l'on porte au cimetière dans une auge doivent être encore vivants. Et sa mère, cette jeune femme au visage hiératique qui apparaît dans le film, que pensait-elle de tout cela ? Qu'est-ce qu'elle ressentait ? Cette affaire de films et de photos convient pour les acteurs et les modèles ou pour les albums de famille, mais, dans un livre, figurer comme un élément du paysage, non.

Bon, je n'insiste pas, vous m'avez tous compris : non, cela ne pouvait rester ainsi, la rigueur de Grabiël avec son âne, affirmée par l'Hasselblad, demandait un éclaircissement.

C'est pourquoi je vous ai raconté la maison obscure de Grabiël et je l'ai laissé partir vers son alcôve, éclairé par

la flamme odorante d'une torche de pin. Pour dormir, il enlevait sa jambe de bois et la laissait appuyée contre le mur, près du lit. Il la portait depuis très jeune. Ce n'était pas toujours la même, parce que le bois vieillissait et il fallait la changer, mais avec l'une ou l'autre, cela faisait plus de cinquante ans qu'il marchait en prenant appui sur ce cône de pin. Il le dut à une explosion. Il travaillait sur je ne sais quel chantier lorsque la dynamite lui faucha la jambe. Malgré tout, il ne perdit pas sa confiance dans les explosifs, je veux dire, sa passion pour eux. Chaque fois qu'au village on devait réparer un chemin ou que l'on réalisait une petite construction, il se plantait devant ceux qui y travaillaient ; il observait avec une pesante curiosité les actions et les détails, puis avec son bâton, il frappait le sol, les murs, les pierres, posait quelques questions, critiquait beaucoup et concluait toujours avec la même proposition : « Ça ne va pas ! Ça ne va pas du tout ! De cette façon, le travail ne sera pas correct. Il faudrait quelques explosions. » Et à vrai dire, en ce qui concerne le travail, il ne manquait ni d'adresse ni d'idées, mais juste un peu de volonté. Il était bon menuisier et se défendait bien en ferronnerie mais il avait du mal à commencer un travail et encore plus à le finir. Il aimait beaucoup les outils. Je me souviens d'avoir vu dans l'entrée de sa maison, lorsque j'étais enfant, des herminettes, des vilebrequins, des gouges et des ciseaux à bois. Beaucoup de ciseaux à bois. Sur l'un d'entre eux, large, avec un manche en chêne, était gravé un lion et tout à côté le nom de la marque : Peugeot. Il avait certainement été ramené de France par quelqu'un qui y avait travaillé pendant quelques mois. Il en avait un autre, plus étroit, qu'il avait fabriqué lui-même avec la lame d'une baïonnette ramassée dans le bois après le

passage sanglant de la tourmente de la guerre. Posséder des outils lui plaisait beaucoup, les utiliser beaucoup moins.

Il était à peine sorti du village encerclé de montagnes obscures, mais il possédait un trésor qui lui permettait de voyager à travers la planète entière grâce à son imagination : un livre de géographie. Il l'avait également trouvé dans les bois après la bataille. C'était un gros manuel édité au début du siècle⁴, avec de nombreuses cartes et photos qui, pour l'Afrique, présentaient toujours des Blancs portant un casque colonial, une pipe et un fusil et des Noirs, portant bouclier et lance. Grabiël aimait ce livre. Il le conservait, couvert de graisse, recousu et tout usé d'être tant manipulé. Jour après jour, il l'emportait dans sa gibecière, quand il menait paître le bétail. Il l'avait dans les mains au cours des longues veillées d'hiver sous la flamme orangée des torches en éclats de pin à l'épaisse fumée poisseuse. Il le parcourait encore et encore, relisait des passages ici et là, tournait les pages, regardait les cartes et les photos et se composait un monde de paysages conçus à partir des sentiers dissimulés – odorants et tristes – qu'il sillonnait tous les jours.

Un matin d'été, je devais avoir douze ou quatorze ans, je m'en allais à la rivière, par un chemin qui longeait l'un des champs où Grabiël possédait un grand amandier. Son propriétaire était allongé dans l'herbe, au pied de l'arbre. Appuyés contre le tronc rugueux reposaient le bâton et le livre crasseux que l'unijambiste devait avoir feuilleté juste auparavant. Son impassible visage noir, la cigarette – placée dans un coin de la bouche – se consumait lentement, ses yeux fixés vers le ciel, présentaient le portrait d'un homme

⁴ NDT: donc au début du XX^e siècle.

qui rêve. Ses bras, croisés sous la tête servaient d'oreiller et sa jambe de bois reposait, croisée elle aussi, sur sa vraie jambe. En passant, je le saluai :

« Bonjour Grabiël. Tu es bien songeur, non ? »

Le vieux me regarda et sans bouger les bras devenus oreiller, ni la cigarette qui se consumait dans sa bouche, il commença à parler lentement, comme s'il était en train de former, avec délectation, les images de ce dont il parlait.

« Eh bien, oui je médite. Je pense que si depuis la ville du Cap ils faisaient une route bien droite, qui irait bien droit, bien droit, vers le haut... Oui, tout droit à travers le désert du Kalahari, en peu de temps ils atteindraient le Congo... Enfin, bon, je n'en sais rien, je ne sais pas en quel état peut se trouver le Zambèze... Enfin, en faisant un pont... je te le dis, en peu de temps ils atteignent le Congo. »

Tous ces noms évoquaient pour moi des endroits éloignés et attirants que l'on trouvait dans les récits d'exploration et pour cette raison, je n'osais en parler de cette façon, comme s'il s'agissait de lieux bien connus situés au détour du chemin ou derrière les montagnes d'en face. Je ne lui posai pas d'autre question et lui aussi se tut. Il restait allongé, impassible, les yeux brillants fixés sur le ciel et la cigarette – qu'il roulait lui-même – se consumant, fichée sur un côté de sa bouche. Son regard, bien droit, traversait les volutes de fumée comme la route qu'il imaginait à travers le Kalahari.

Ce livre de géographie devint sa Bible : il s'y référait toujours pour trouver des arguments contre ses adversaires dans les discussions. Et il débattait beaucoup parce que, en fin de compte, je dois le dire, il était fort entêté.